

Inspiration

Lucie Huber

Comme tous les matins, je m'obstine à tremper mon croissant dans le café, même si je sais qu'alors un archipel de gouttelettes va se former tout autour de ma tasse. Comme tous les matins, profonde frustration une fois le croissant fini. J'essaye de capturer les dernières miettes éparpillées sur la table du bout des doigts. Comme tous les matins, la fin de mon café dévoile l'amas boueux des restes de croissant ramollis. Je fixe avec dépit le papier vide. Mais aujourd'hui je dois abrégé ma torpeur matinale, pour accueillir ma sœur qui revient de ses contrées lointaines, côté soleil levant.

J'arrive un peu à l'avance à l'aéroport. Un type bedonnant au milieu du hall se donne de la contenance avec sa pipe, planqué derrière un journal. Un autre, grand, trop chevelu, semble ne pas savoir quoi faire d'autre que de sortir et remettre inlassablement ses mains dans ses poches. Parfois, j'aimerais savoir dessiner ces visages inconnus, dont je n'aurai jamais qu'un souvenir vague, emprisonné dans l'instant où je les ai croisés... L'avion atterrit. La file de voyageurs hétéroclite s'extirpe du couloir avec autant de vie que les bagages sur le tapis roulant. Tout de même, dans la masse, une personne a l'air un peu heureuse de retrouver le cher pays de son enfance ; fidèle à la réputation familiale, elle commence par me parler de nourriture.

Le trajet de métro, animé d'une plaidoirie contre le régime alimentaire nippon, passe très vite. L'Escalator, les portes automatiques. Quelques pas, mon immeuble est en face. Mais il n'aura jamais paru si loin. Je portais les bagages de ma sœur, elle est passée devant moi. L'homme au volant avait décidé de ne pas s'arrêter. Elle est par terre, toujours devant moi, au milieu de la route. Pétrifiée, je fixe la voiture qui s'éloigne sur l'avenue, les valises à mes pieds. Les secours n'ont servi à rien, j'avais parlé à ma sœur pour la dernière fois.

Aujourd'hui, pas de croissant. Je suis malade, ma nuit hantée par le profil du conducteur aperçu par la vitre abaissée. Il m'obsède comme toutes ces pensées qui nous échappent ; on se sent les frôler et pourtant elles ne se donnent jamais en entier. Alors que je cherche un visage complet, mon esprit est assiégé par ce profil qui refuse de me faire face. J'avale le café amer dans un coin de la salle presque déserte. Je ne pouvais pas rester chez moi, mais trouver du réconfort dans ce café miteux semble relever de l'utopie.

Le procès s'est fini hier. Il en a pris pour quinze ans ; un regrettable concours de circonstances. Toutes les preuves l'accablaient. Seulement, le visage de l'homme au banc des accusés n'était pas celui de mon cauchemar. Retirer ma plainte a été totalement inutile, n'ayant de mon côté pour preuve qu'un mauvais rêve. J'ai donc abandonné l'innocent entre les mains d'un juge trop pressé.

- Excusez-moi, vous avez fini de le lire ?

Je me tourne vers l'individu qui me sort de ma torpeur. Je lui tends le journal en silence, il me sourit.

- On ne s'est pas déjà vus... ?

Si, sans doute.

- Excusez-moi de vous déranger, je viens de vous reconnaître ; j'étais au procès. Je suis journaliste.

Ne l'avais-je pas rencontré avant le procès ? Il s'est installé à ma table, nous avons longuement discuté. Mais la justice, le hasard, la tristesse de perdre un être cher, n'étaient pas à proprement parler les sujets qui me tenaient à cœur. J'ai fini par me demander s'il tentait de me cuisiner pour écrire un article affligeant dans une revue psychologique, au milieu d'un forum des lectrices sur la fatalité et « Comment tenir le coup quand votre sœur meurt en revenant du Japon ». Ou si ses propos d'une apparente banalité

dissimulaient une curiosité sincère. Mais quelle raison pouvait-il avoir de s'attarder sur mon cas ? Pouvait-on espérer découvrir autre chose que l'aberration la plus totale derrière l'apparence de meurtre qu'avait pris cet homicide involontaire ? Il ne restait de toutes façons plus un repère, pas même une marque de pneus sur le goudron ; seulement des formes vagues qui revenaient à mon esprit au hasard de mes rêves.

La grandeur d'un roman dépasse la vie des hommes. Si l'on peut tuer dans l'écriture, pourquoi ne pas tuer pour l'écriture ? Sentir le frisson de l'assassin, quoi de meilleur pour le coucher délicatement sur le grain du papier, tel le poète qui monte au sommet du rocher pour écrire le vent des tempêtes. Jubiler de savoir le fin mot de l'enquête, avant tout le monde, même d'être le seul à jamais le savoir. Écrire, et se moquer des autres. Écrire pour soi, écrire par soi, être soi par son écriture.

Je m'ennuie profondément.

- Vous savez, ce souvenir ne m'apportera de toutes façons aucune réponse ; je n'ai pas l'intention d'y réfléchir éternellement...
- Vous pensez sans doute que je vous parle sans raison ; juste parce que je suis un journaliste bavard à l'esprit étroit...
- Je n'ai pas dit cela. Mais j'ai du mal à comprendre que vous soyez intéressé par une affaire pareille.

- J'ai souvent envie de connaître les gens qui ont vécu ces faits divers rapportés froidement... L'homme qui a pris la fuite, celui qui a été condamné... Et puis, les victimes, qui découvrent leur vie dans une rubrique aux dernières pages du journal...

- Vous ne le croyez pas coupable ?

- C'est surtout vous que j'ai cru. Si c'était bien lui, vous n'aviez aucune raison de retirer votre plainte.

J'ai appris qu'elle jouait du piano jazz dans les cafés. Elle gagne sa vie en donnant des cours au Conservatoire, mais la carrière ne l'intéresse pas. Elle m'a invité à quelques soirées où elle jouait. Puis chez elle. Nous avons écrit des articles ensemble. Je ne pouvais évidemment pas lui montrer mes autres travaux en cours, mais mon job de larbin dans ce journal décadent m'est devenu moins pénible depuis que nous partageons nos vies. Et la nuit je retrouve l'inspiration. Je savoure tantôt le grain de sa peau, tantôt celui du papier que je noircis. J'atteinds mon but avec une facilité enfantine.

Sa présence à mes côtés m'aide ; je peux oublier, vivre comme avant, les pieds le moins sur terre possible. Nous refusons chacun avec la même ardeur de laisser la vie toujours dans le même carcan, nous voulons l'imaginer sans cesse, comme deux enfants jouant à la pâte à modeler, la sentir sous nos doigts, chercher ses formes... Nous amuser.

Quand je me réveille auprès d'elle, j'ai chaque fois l'impression de la découvrir, de l'avoir rencontrée la veille. J'ai perdu la routine, gardé la passion. L'écriture, c'est de la passion. Quel que soit son sujet. Si l'on n'y met pas de passion ça manque de vie, et sans vie le livre n'a pas la force d'attraper le lecteur. Mais le livre ne doit-il pas aussi attraper son auteur ? N'est-il pas, parce qu'il est production intellectuelle et artistique, l'offrande d'une partie de l'être ? Est-ce la différence entre un livre écrit pour occuper l'esprit tel un bilboquet et un livre vivant par la pensée, la beauté qu'il contient, indépendamment des jugements que l'on peut porter sur lui ?

Ce matin je me suis levé aux aurores pour acheter des croissants.

Le café-croissant pose à peu près deux fois plus de problèmes quand il est consommé face à quelqu'un, a fortiori si vous tenez à peu près à votre image auprès de ce quelqu'un. Le croissant de ce matin a donc échappé à la noyade et on en est resté à une sobre mise à mort par déchiquetage. Je savoure mon café dans mon lit, et je partage le luxe de Danielle Darrieux dans *La Coqueluche de Paris*, lorsqu'elle commande un petit déjeuner gargantuesque le nez enfoui dans la couette, puis se retrouve simplement avec café et croissant. Partie dans mes délires cinématographiques, je regarde sagement Julien se préparer. Personnellement je ne vois pas où est l'importance de s'habiller pour passer la journée devant un ordinateur, en massacrer le clavier avec hargne et produire une suite de mots à peu près cohérente. Certes, il doit acheter du papier. Je continue donc, me délectant dans ma paresse caféinée, à le suivre du regard, s'agitant d'un bout à l'autre de la chambre. J'aime pouvoir l'observer sans qu'il n'y prête attention, comme un passant, un voyageur en

suspens dans l'attente d'un train. J'examine son corps, sa démarche, son profil... Il sort, me laissant seule avec le silence de l'appartement. Son bureau semble étouffer sous le chaos de brouillons et de divers travaux inachevés. L'article qu'on a travaillé hier, une critique de roman, une lettre froissée... Tiens, je n'ai jamais vu des feuilles de cette couleur. Écrites à la main. « *La grandeur d'un roman dépasse la vie des hommes.* » Mes yeux parcourent lentement les lignes griffonnées. Le grain du papier est très doux. Page après page, je découvre un autre Julien ; assailli des doutes de l'écrivain, presque émouvant ; ce n'est plus le journaliste qui s'amuse, c'est l'auteur qui s'acharne, enragé, presque fou. Je cherche d'autres feuilles semblables avec négligence. Pourquoi ne m'en a-t-il jamais parlé ? Guidée par une intuition inexplicable, je replace les notes à peu près telles qu'elles étaient.

La journée se passe paisiblement. Nous allons à la Pagode voir le seul film à l'affiche, *Ascenseur pour l'échafaud* avec Jeanne Moreau. Le sang-froid que le Julien du film trouve pour tuer son patron me gêne étrangement. Cette force qui va au-delà de la passion, dans un éclair de démence, me touche trop réellement et je ne sais pas pourquoi...

En rentrant, Julien se remet au travail, probablement pour toute la nuit. J'observe son visage éclairé par la lumière blafarde de la lampe de bureau, je pense à *La Madeleine à la veilleuse*. J'étudie encore son nez, la forme de sa bouche, son profil aux formes douces. Malgré mon affection, quelque chose me perturbe. Je ne comprends pas pourquoi ce profil m'obsède, comme un sentiment d'insatisfaction devant un tableau. Il semble ne rien manquer ; on s'obstine pourtant à chercher ce qui nous échappe.

Je me réveille en sursaut, haletante. Je ne sais pas quand Julien m'a rejoint dans mon sommeil. Je distingue la chambre, puis le bureau, et les feuilles en désordre. Mais ces objets rassurants ne me libèrent pas de l'oppression de mon cauchemar. L'homme de la

voiture regardait ma sœur gisant à mes pieds. Il s'éloignait, souriant. Je croyais qu'il resterait encore dans mes rêves. Mais cette fois il me fit face. Le tableau prenait enfin vie.

Jubiler de savoir le fin mot de l'enquête, avant tout le monde, même d'être le seul à jamais le savoir.

J'observe Julien, inerte dans mon lit, sujet de la toile que je viens d'achever.

Si l'on peut tuer dans l'écriture, pourquoi ne pas tuer pour l'écriture ?

Le grain épais du papier noirci absorbe au ralenti les gouttes sombres.

Je descends machinalement chercher les croissants. Ce matin, je commence par les miettes. J'arrache les petits morceaux un à un, je mâche lentement... Un archipel de café se forme autour de ma tasse. La pâte feuilletée croustillante est encore chaude.